

cessaires à la vie. Tout ce que nous savons de ces temps primitifs, nous porte à croire que les colons, entièrement livrés aux préoccupations matérielles, s'adonnaient peu aux choses de l'intelligence. Ouvriers, laboureurs ou négociants, ils eurent à défendre leurs propriétés et leur vie, que des lois mal assises ne protégeaient que faiblement. Les temps et les choses sont changés, notre pays si chétif à son aurore, possède aujourd'hui une organisation vigoureuse, sa voix jadis si faible a pris de l'ampleur et ses accents retentissent harmonieusement aux oreilles de tout Canadien. Aux poètes elle demande des chants, aux peintres et aux sculpteurs des toiles et des marbres, aux architectes des temples, aux musiciens des harmonies. Cette voix de la patrie sera-t-elle entendue ? Ces désirs exprimés seront-ils exaucés ? Verra-t-on surgir de ces génies créateurs qui doteront notre Canada de chefs-d'œuvre comparables à ceux que possède l'Ancien Monde ? Les plus belles espérances sont notre partage, car qui peut affirmer que parmi les nombreuses troupes de jeunes gens qui encombrant nos maisons d'éducation, il ne se trouve point des orateurs, des poètes et des écrivains ?

Plus l'enfant est jeune, plus l'affection qu'il a pour sa mère, est tendre et généreuse. Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait tend à prouver son amour envers celle qui l'aime et qui lui a enseigné à aimer. Il n'y a rien qu'il ne fasse pour répondre aux besoins de sa mère. L'amour de la Patrie est une branche greffée au tronc de l'arbre de l'amour maternel, il grandit et se développe avec lui. Ce que l'enfant ferait pour sa mère, le jeune homme le fera pour la patrie, aussi jamais on ne le voit verser plus généreusement son sang que lorsqu'il combat pour la cause de cette patrie qui a toutes ses affections. L'homme à l'âge mûr combat aussi pour la même cause, mais ses luttes et ses combats ont pour objet principal la conservation du foyer et la paix de la famille ; le jeune homme, au contraire, n'est mu par aucun autre mobile que la gloire de maintenir une couronne sur le front de celle qui lui donna un berceau.

La jeunesse est l'espoir de la patrie, crie-t-on de toutes parts. Tel est le mot magique jeté en pâture à cette génération à peine sortie des langes de l'enfance et qui ne voit l'avenir qu'à travers les rêves dorés de l'espérance. Elle n'a pas encore heurté les tristes expériences de la vie, elle ne sait pas encore combien de mécomptes cette grande institutrice lui réserve. Le mot expérience est vide de sens pour elle ; c'est pour cela que beaucoup de jeunes gens s'élançant dans le monde n'ayant pas la moindre notion de cette science de la vie, qui fait tourner les fautes mêmes du passé au profit de l'avenir, et qui apprend à se servir des hommes et des choses. Qu'arrive-t-il souvent ? Faute d'une main habile pour diriger ces instruments, ils se gâtent et s'émeussent et ce qui devait faire la gloire du jour, devient le rebut du lendemain.

Au Canada comme ailleurs, on dit que la jeunesse est l'espoir de la patrie, et pour voir nos espérances se réaliser, on la met en état de remplir la mission qu'on lui destine. En effet, que l'on parcoure notre pays dans tous les sens, dans toutes les directions et l'on verra des institutions de tout genre où l'on prépare les jeunes gens à devenir ce que nous voulons qu'ils

soient. Rien n'est négligé : les lettres, les arts et l'industrie sont l'objet d'une attention toute spéciale de la part de nos gouvernants. En employant de telles mesures, nous atteindrons infailliblement le but que nous visons, c'est-à-dire que nous réussirons à faire de la jeunesse l'espoir de la patrie. C'est donc avec raison que nous reposons nos plus belles espérances sur ceux que nous entourons de tant de soins. En effet, quel est celui qui, plus que le jeune homme, mérite de porter les espérances de la patrie ? Ce n'est certainement pas le vieillard qui laisse tout et que tout laisse. Cet homme du passé plie et gémit sous le lourd fardeau de ses stériles souvenirs, dont le nombre et le poids l'accablent. Ses passions amorties n'excitent plus ses désirs, ses convoitises ont diminué avec ses facultés physiques, l'expérience lui a successivement apporté ses leçons, ses conseils, il se reconnaît inférieur à toute tâche qu'on lui propose et réunit toutes ses forces pour se préparer à faire le passage redoutable du temps à l'éternité. Son sang refroidi lui fait chercher le calme et fuir les émotions. Peu ambitieux, il se contente du respect dont on environne sa tête dépoignée, et jamais il n'est plus heureux que lorsqu'il rencontre un ami qui prise ses œuvres et loue ses travaux. Il fait lui-même avec délices les récits merveilleux qui sont l'histoire de son passé "*laudator temporis acti*." Il sait qu'il marche sur les bords d'une tombe où chaque pas fait ébouler le terrain ; soucieux et pensif, il recherche souvent la compagnie de ceux dont les rires et la gaieté peuvent déridier son front et il est prodigue d'affection envers celui qui se montre avide de ses conseils.

Nous comptons dans notre population un grand nombre de citoyens qui sont arrivés à cette phase de la vie que l'on appelle la vieillesse. Parmi ces derniers nous apercevons, dispersés çà et là, un petit nombre de ces miliciens courageux mais indisciplinés qui, en plusieurs campagnes successives, ont défendu nos foyers contre l'invasion de l'ennemi. Le gouvernement fédéral a fait preuve de gratitude en votant à ces vétérans une modique pension annuelle qui, outre le support qu'elle apportera à leur vieillesse, prouvera à nos neveux que leurs pères furent des héros envers qui la patrie se montra reconnaissante. De ce que nous avons dit un mot à la louange des miliciens de 1812, il ne faut pas inférer qu'eux seuls aient bien mérité de la patrie ; non, telle n'est pas notre pensée, car beaucoup d'autres de nos compatriotes sont descendus dans la tombe, emportant avec eux de nombreuses couronnes de lauriers gagnées au service de la cause nationale. Ils laissent après eux des travaux gigantesques faits pour asseoir les lois qui nous régissent et défendre nos droits et privilèges. On ne doit cependant plus rien espérer des quelques vieillards maintenant dissimulés dans les rangs de notre société, et qui ont mêlé leur nom à toutes les grandes entreprises tentées pour la gloire du nom canadien, car ils se trouvent aujourd'hui paralysés par l'aspect du tombeau qui les attend. Ils ont tout donné et il ne leur reste plus qu'à recueillir les applaudissements de ceux dont ils devront être les modèles et les précepteurs.

Si la patrie n'a rien à attendre du vieillard qui lui demande un cercueil et des souvenirs, vers qui tournera-t-elle ses regards ? Sera-ce vers l'homme arrivé